



COUP
de
CŒUR

JO GOODMAN
*Le murmure
du vent*

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Le murmure du vent

Aux Éditions J'ai lu

REIDSVILLE

1 – L'homme de loi

N° 10880

2 – Docteur Love

N° 10136

Jo
GOODMAN

Le murmure du vent

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Julie Guinard*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

STAGES OF THE HEART

Éditeur original

A Jove book published by Berkley,
an imprint of Penguin Random House, LLC

© Joanne Dobrzanski, 2020

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2021

Pour Pam Hopkins, agent et fan

1

Piste de Cabin Creek, territoire du Colorado, mai 1872

L'habitacle était trop étriqué pour s'étirer. De tous les désagréments causés par un voyage en diligence, l'exiguïté était celui qui incommodait le plus McCall Landry. Il rêvait d'écartier les coudes, d'étendre ses longues jambes jusqu'à la banquette opposée et de poser les talons de ses bottes entre l'adipeux homme de loi sur la gauche et le vendeur de poudre de perlimpinpin au milieu. Il aurait suffi que le bonimenteur se rapproche un peu du mineur à la barbe touffue situé sur la droite pour que Call puisse enfin se décontracter. Call était partisan de ne jamais rester debout quand on pouvait s'adosser, de ne jamais s'adosser quand on pouvait s'asseoir, et de ne jamais rester assis quand on pouvait s'allonger sur le dos et regarder les nuages le jour ou les étoiles la nuit. Il était un homme de principes, et s'il ne devait en respecter qu'un, c'était celui-là.

Ce ne serait malheureusement pas aujourd'hui qu'il appliquerait son précepte, comprimé qu'il était entre un dandy qui respirait derrière un mouchoir pour éviter la poussière de la route, et un pasteur ballonné qui gardait les mains crispées sur sa bible depuis qu'il avait embarqué dans la diligence à Denver. Étant donné le défilé

qu'ils empruntaient et son ravin vertigineux, on pouvait comprendre qu'il se raccroche au salut divin. Les flatulences, en revanche, étaient impardonnables. Call en était à envisager de saisir le mouchoir du dandy pour couvrir son propre nez et sa bouche. Cela faisait bien vingt minutes que l'homme d'Église n'avait pas lâché de gaz. Il n'allait certainement pas tarder à exploser.

Bien que des présentations aient été faites après le départ de la diligence à Denver, Call s'intéressait davantage à la profession des passagers qu'à leur nom. Le pasteur était reconnaissable à son col. L'homme de loi s'était décrit comme un législateur récemment élu dans une instance destinée à conférer au territoire du Colorado le statut d'État. Le colporteur avait ouvert la valise de cuir noir qu'il gardait sur ses genoux pour leur montrer ses marchandises et avait généreusement offert à ses compagnons un échantillon de son tonique purifiant pour le foie. Personne n'en ayant accepté, il s'était contenté de hausser les épaules et de refermer sa valise. Le mineur itinérant cherchait du travail, passant des vieilles mines exploitées jusqu'à l'os à de nouvelles réputées prometteuses. Le dandy affirmait être reporter pour un journal new-yorkais, mais dans la mesure où il n'était pas sorti de derrière son mouchoir pour poser la moindre question et ne s'était guère intéressé au paysage, Call en doutait quelque peu.

Quand cela avait été son tour de dire quelques mots, il avait souri brièvement, baissé les yeux vers le colt dans son étui et annoncé qu'il était tueur à gages – ce n'était cependant pas le cas, même s'il en avait les compétences. Après cela, un long silence s'était installé, ce qui lui convenait très bien. Il en avait appris suffisamment sur les autres voyageurs pour comprendre qu'ils n'avaient en commun que leur destination. Tous se rendaient à Stonechurch.

Après soixante-dix kilomètres et trois brefs arrêts dans des relais pour remplacer les chevaux et, en une

occasion, le cocher, Call examina les physionomies vaguement nauséuses et en conclut qu'ils partageaient autre chose : ils étaient tous éreintés.

Call se laissa glisser sur son siège autant qu'il le pouvait, enfonça les épaules et rabattit le rebord de son chapeau sur ses yeux avant de les fermer.

— Le malheur donne à l'homme d'étranges compagnons, déclara-t-il.

— Qu'avez-vous dit ? s'enquit le mineur.

Call ne rouvrit pas les yeux. Les brusques oscillations du véhicule n'en faisaient pas vraiment un berceau, cependant ce moyen de transport exerçait sur lui un effet soporifique, et mieux valait dormir que de lutter contre une envie de vomir croissante. Lors du dernier arrêt, il avait demandé s'il pouvait s'asseoir à l'avant, car le nouveau conducteur était seul pour le tronçon suivant et le fusil de Call était rangé sur le toit à côté de sa sacoche, mais le cocher, méfiant, l'avait éconduit.

— J'ai dit : « Le malheur donne à l'homme d'étranges compagnons. »

— C'est une citation des Écritures ? demanda le mineur en baissant les yeux vers les mains du pasteur, toujours crispées autour de la bible.

— Shakespeare, dit Call. *La Tempête*. C'est une pièce de théâtre.

— Ah...

L'ouvrier hocha la tête, regarda autour de lui et eut un nouveau hochement de tête, plus prononcé.

— C'est vrai que nous sommes d'étranges compagnons de route. Et indubitablement malheureux. Vous, pas trop. On dirait que vous essayez de dormir.

— Exactement.

Le pasteur tourna la tête vers Call et s'inquiéta :

— Risquez-vous de ronfler ?

— Je risque moins de ronfler que vous de péter.

Call eut l'impression que le reporter élégant avait pouffé derrière son mouchoir, mais il s'abstint d'ouvrir

les yeux pour en avoir confirmation. Il toucha le bord de son chapeau, l'abaissa d'un cran supplémentaire et esquissa un sourire imperceptible. Quelques minutes plus tard, il dormait.

La compagnie Henderson Express était la seule à assurer un service de diligences sur la piste de Cabin Creek reliant Denver à la ville minière de Stonechurch. C'était un itinéraire très rentable, créé en partie grâce à des subventions gouvernementales : Stonechurch promettait de devenir une ville très lucrative. Le transport d'or et d'argent était naturellement tenu secret, et pas nécessairement accompagné par des gardes armés dont la présence aurait éveillé les soupçons des bandits de grand chemin. La paye des mineurs était acheminée de manière aléatoire afin de limiter les vols, mais les diligences et les relais de poste restaient des cibles privilégiées pour les malfrats.

Stonechurch était une destination populaire pour les ouvriers en quête d'emploi, les journalistes à l'affût d'un article intéressant, les pasteurs cherchant des âmes à sauver, les charlatans ayant des potions à vendre et les hommes politiques aspirant à conclure des marchés avec le puissant Ramsey (dit « Ramsès ») Stonechurch, mais ce n'était pas le terminus de la ligne, ni la seule ville en plein essor au nord-ouest de Denver. Les relais, lieux choisis par la compagnie pour offrir des repas et des chambres, vendre des billets et renouveler les équipages – et parfois le cocher –, procuraient des étapes le long de la route et instaurent un sens de la communauté.

Le relais de Frost Falls présentait un atout important pour cette ville d'éleveurs. Soixante-dix kilomètres plus loin, un autre relais, à Falls Hollow, constituait la plaque tournante pour les familles de fermiers de la région. Avec chaque commerce qui prospérait, la ville attirait davantage de colons et d'entrepreneurs. La compagnie minière de Stonechurch était vitale à la

bonne santé financière de la ligne Henderson Express ainsi qu'aux relais émaillant la piste de Cabin Creek, mais le succès de l'exploitation minière allait également marquer la fin de la ligne de diligences et des relais. C'était inévitable : le chemin de fer approchait.

Et Laurel Beth Morrison était prête.

Laurel exploitait le relais de Falls Hollow depuis que son père et ses deux frères avaient été assassinés. Lorsque le clan de rebelles Grant avait attaqué le relais lors d'un changement d'attelage, Laurel se trouvait à l'intérieur de la ferme. Elle seule avait disposé d'assez de temps pour attraper une carabine. Elle en avait fait bon usage : elle avait tué l'un des Grant et en avait blessé un autre, mais son exploit n'avait pas suffi à sauver son père et ses frères, ni le cocher. L'homme assis à côté du cocher et chargé de protéger le véhicule d'une éventuelle attaque de bandits ou d'Indiens faisait partie des renégats, de sorte que le gang avait eu l'avantage d'emblée. Le drame s'était produit sept ans plus tôt, peu après la reddition de Lee. Âgée de vingt ans à l'époque, Laurel était suffisamment mûre pour endosser la responsabilité du relais, mais son chagrin avait été si douloureux qu'elle ne gardait presque aucun souvenir des premiers temps qui avaient suivi le meurtre de sa famille.

Elle employait à présent une femme pour faire la cuisine et tenir la maison, ainsi que quatre hommes qui l'aidaient à s'occuper des chevaux, à entretenir les terres, le ranch et les dépendances, à traire les vaches, à ramasser les œufs, à nourrir les cochons, à jardiner et à exécuter les opérations de boucherie et de fumage. De son côté, Laurel s'occupait de la comptabilité, des achats, de l'accueil des voyageurs et du télégraphe. C'était également elle qui gérait les relations avec Ramsey Stonechurch, Samuel Henderson et, tout récemment, Alexander Berry, l'homme envoyé par le gouvernement pour établir l'itinéraire ferroviaire

reliant Denver à Stonechurch. Il incombait à Laurel de s'assurer que Falls Hollow resterait une étape le long de ce trajet, et qu'on lui confierait le contrat d'exploitation de la gare.

Il était parfaitement logique qu'Alexander Berry opte pour la piste de Cabin Creek existante, déjà bien tracée et même élargie à certains endroits par le passage régulier des diligences de Henderson Express. Mais, de l'avis de Laurel, les gens qui comptaient sur la logique d'un employé du gouvernement étaient encore plus idiots que le gouvernement et l'employé lui-même. Elle avait fait des recherches. L'argent changeait de mains aussi fréquemment qu'un attelage de chevaux fatigués était remplacé par un autre. Ne connaissant pas bien M. Berry (« Je vous en prie, appelez-moi Alex »), elle réservait son jugement quant à sa probité, mais dans l'hypothèse où il serait prêt, comme tant de gens, à se laisser corrompre, Laurel économisait son argent.

En fin d'après-midi, elle sortit sous le spacieux porche fraîchement badigeonné de chaux, agrémenté d'une balancelle sur sa droite, de deux fauteuils à bascule et d'un tabouret haut sur sa gauche, tous repeints dans un joyeux jaune canari. Cette entrée accueillante lui valait souvent des compliments de la part des passagers ; les femmes en particulier étaient soulagées de découvrir qu'on pouvait trouver de jolies choses dans les enclaves rocheuses au-delà de Denver.

La ferme était bâtie en pierres que son père avait lui-même taillées dans la montagne. Cela avait pris des années. Laurel ne se rappelait pas avoir vécu dans la minuscule chaumière qui avait été leur maison jusqu'à ce que celle-ci soit prête, mais ses frères s'en souvenaient ; ils s'amusaient à la taquiner en lui racontant qu'elle dormait dans un panier à côté d'un jambon que leur mère faisait sécher, parce qu'ils manquaient de place et qu'il n'était pas question de mettre le jambon ailleurs. Laurel aimait bien quand les facéties se transformaient

en anecdotes à propos de leur mère, car des années de fausses couches et de nourrissons disparus prématurément séparaient sa naissance de celle de ses aînés. Le bébé qui était arrivé après elle était mort-né, et le décès de leur mère avait suivi rapidement. Ses frères gardaient et chérissaient des souvenirs heureux, mais ceux de Laurel étaient plus fugaces, réveillés à l'occasion par une odeur de lavande ou une mélodie fredonnée.

— Dillon ! Hank ! cria Laurel aux deux jeunes gens qui musardaient derrière l'écurie. Si la diligence est à l'heure, elle sera là dans moins de dix minutes. J'aimerais bien que vous soyez un peu dynamiques, et ça ne vous fera pas de mal non plus.

Les deux frères échangèrent des regards penauds, soulevèrent leur casquette pour passer une main dans leurs cheveux blonds, firent claquer leurs bretelles et se redressèrent. Les garçons – Laurel pensait à eux ainsi car ils n'avaient pas encore vingt ans – se ressemblaient assez pour qu'on les prenne parfois pour des jumeaux. De loin, Laurel les distinguait parce que Dillon portait des bretelles rouges tandis que celles de Hank étaient bleu marine.

— Repos, dit-elle en les voyant raides comme deux gardes prétoriens.

Elle se contenta de secouer la tête lorsqu'ils relâchèrent leur souffle et se laissèrent retomber contre le mur de l'écurie comme s'ils en dépendaient pour tenir debout.

Laurel avait engagé les deux frères pour rendre service à leur mère, Mme Booker, qui tenait la mercerie. Celle-ci désespérait de voir ses deux plus jeunes fils faire quelque chose de leur vie et le répétait à l'envi. Edna Booker disposait de toute l'aide qu'il lui fallait en la personne de son aîné qui chargeait et déchargeait les marchandises, et de ses deux filles mariées qui tenaient la caisse en alternance tandis qu'elle-même s'occupait des comptes et conseillait la clientèle.

Son mari passait son temps assis devant la boutique, excepté quand les conditions climatiques l'en empêchaient. Invariablement, il gardait un livre ouvert sur l'accoudoir de son fauteuil, mais rares étaient ceux qui l'avaient déjà vu le lire. Ses activités favorites consistaient à bavarder avec les passants et à dormir.

Mme Booker se tordait les mains à l'idée que Dillon et Hank suivent les traces de leur père, aussi Laurel les avait-elle pris sous son aile. Au bout du compte, l'arrangement était satisfaisant. Les deux jeunes Booker apprenaient vite, abattaient de la besogne et aimaient bien être dehors. Dès le début, Dillon s'était passionné pour le jardin potager, tandis que Hank s'était montré très doué avec les chevaux. Rooster Keller, le bras droit et homme à tout faire de Laurel, qui était arrivé peu après le massacre et l'avait aidée à enterrer les corps, avait pris les garçons en main et les avait formés. Elle ne se rappelait pas avoir engagé Rooster. Il était simplement apparu un beau matin et n'était jamais reparti. À présent, elle ne pouvait imaginer la vie sans lui. Si Rooster lui rappelait son père, Dillon et Hank lui faisaient penser aux frères qu'elle avait connus enfant. Elle avait une place dans son cœur pour les trois hommes.

Quant à la quatrième recrue, c'était une autre paire de manches. Laurel avait embauché récemment Josiah Pye après avoir remarqué que Rooster prenait davantage appui sur sa hanche droite et traînait la jambe lorsqu'il croyait qu'elle ne le regardait pas. M. Pye se rendait à Stonechurch dans l'espoir d'y trouver du travail et s'était attardé dehors pour fumer un cigare pendant que les autres passagers entraient se restaurer brièvement dans la maison. C'est alors que, pendant l'échange des chevaux, l'une des juments s'était mise à se cabrer et à ruer avec tant de force que Hank et Rooster avaient failli prendre un coup de sabot. Vif comme l'éclair, M. Pye avait jeté son cigare et sauté lestement sur le dos de la jument pour la calmer. Le rodéo

avait attiré l'attention de Laurel à la fenêtre. Elle avait remarqué que le cocher se tenait prudemment en retrait de l'attelage, et avec raison, mais que son coéquipier braquait son fusil, déjà prêt à abattre l'animal.

Grâce à M. Pye, cela n'avait heureusement pas été nécessaire. Il avait monté la jument jusqu'à ce qu'elle se calme, puis avait mis pied à terre et eu des mots avec le convoyeur. À l'issue de la confrontation, il lui avait décoché un coup qui avait envoyé l'homme mordre la poussière. Laurel n'y avait rien trouvé à redire ; au contraire, elle aurait aimé le punir elle-même.

Pendant le dîner servi aux passagers par Mme Lancaster dans la salle à manger, Laurel avait appris que M. Pye avait perfectionné ses compétences équestres à l'armée, où il s'était illustré en tant qu'officier de cavalerie sudiste. Puis, un jour, quelqu'un avait tué son cheval alors même qu'il était en selle et, faute de pouvoir le remplacer, il était devenu fantassin. Vers la fin de la guerre, on faisait moins cas des officiers.

Sans consulter Rooster et avec une impulsivité qui ne lui ressemblait guère, Laurel avait proposé à Josiah Pye de l'engager. Si l'initiative l'avait surpris, il était demeuré impassible, et la jeune femme avait connu son premier frisson de malaise tandis qu'il la dévisageait d'une manière plus charnelle que respectueuse. Cependant, Laurel n'était pas femme à revenir sur une offre, aussi, quand il avait accepté, l'affaire avait-elle été conclue.

M. Pye s'occupait merveilleusement des chevaux. Il avait sur eux un effet apaisant et savait également les soigner. Il confectionnait ses propres pommades, qu'il parvenait à appliquer même sur les animaux les plus récalcitrants. Mais, s'il n'avait pas son pareil à l'écurie et au corral, il se montrait franchement encombrant lorsqu'il s'agissait des autres corvées. Laurel avait entendu les garçons dire qu'ils avaient moins de mal à s'acquitter de leurs tâches loin de la présence de Josiah que quand il se trouvait dans les parages. Quelle

que soit la besogne qu'on lui confiait, M. Pye pratiquait l'incompétence à la manière d'une forme d'art, arrachant les plantes au lieu des mauvaises herbes, s'écrasant le pouce avec un marteau pour réparer une tuile, posant les poteaux d'une clôture de telle manière qu'ils étaient voués à tomber, et renversant davantage de chaux qu'il n'en appliquait.

Son talent avec les chevaux n'aurait pas suffi à justifier qu'il garde son emploi, mais il s'acquittait volontiers – et efficacement – de la traite, du ramassage des œufs ou de l'égorgeage des cochons. C'était aussi un excellent cuisinier, comme ils l'avaient découvert lorsque Mme Lancaster était tombée malade pendant trois jours et avait dû garder la chambre. M. Pye s'était porté volontaire pour la préparation des repas, mais Laurel n'avait jamais sérieusement envisagé de remplacer la brave femme. La cuisinière faisait partie de la famille.

Rooster et les garçons appelaient l'ancien officier « Josey », mais Laurel conservait une distance plus protocolaire et s'adressait toujours à lui en disant « monsieur Pye » ; elle avait jugé cela nécessaire après ce vague malaise du premier jour. Au début, il lui avait fait remarquer qu'ils avaient le même âge, comme si c'était une raison suffisante pour qu'ils ne s'embarrassent pas de conventions, mais après avoir essayé sans succès un certain nombre de fois de se faire appeler « Josiah » ou « Josey », il avait fini par renoncer. Laurel en avait été satisfaite, du moins les premiers temps. Cependant, le fait qu'il semble secrètement amusé par son formalisme l'amenait à douter de la sagesse de sa décision.

Elle n'avait pas envie de l'amuser. Si cela n'avait tenu qu'à elle, elle l'aurait évité. Mais c'était impossible. Il s'occupait des chevaux aussi bien que s'ils lui appartenaient, et les beignets aux pommes qu'il confectionnait fondaient sur la langue.

Toutes ces considérations s'évaporèrent de son esprit lorsqu'elle entendit la diligence approcher. Un nuage

de poussière s'élevait au loin. Elle s'écarta du porche et sentit le sol vibrer sous ses pieds. Du coin de l'œil, elle vit Dillon et Hank la rejoindre. Rooster et M. Pye arrivèrent de la cour où ils avaient rempli l'abreuvoir au moment où le véhicule s'arrêtait, à un mètre du porche. Laurel agita une main devant son visage pour chasser la poussière.

Les activités reprenaient au relais Morrison.

2

Une fois la diligence à l'arrêt, le pasteur ôta son chapeau et passa la tête par la fenêtre pour observer le paysage immobile. Puis, telle une tortue se retirant dans sa carapace, il la recula vivement.

— Je croyais avoir entendu l'un d'entre vous dire que le relais Morrison était géré par une femme et qu'elle nous accueillerait.

Il promena son regard sur les autres voyageurs en essayant de se rappeler qui avait divulgué ce précieux renseignement.

Call remonta le rebord de son chapeau de l'index. Sans s'excuser auprès du pasteur, il se pencha devant lui pour regarder par la fenêtre. Il observa la personne qui attendait au pied des marches du porche, pouffa et se renfonça entre l'ecclésiastique et le dandy.

— C'est indéniablement une femme, dit-il, sarcastique, et je suis un peu affligé que vous ne vous en soyez pas rendu compte.

Peut-être aurait-il fallu qu'elle tende une pomme au pasteur pour qu'il comprenne que c'était une femme. Certes, sa tenue n'était pas traditionnellement féminine, mais il avait suffi à Call d'un coup d'œil sur la chemise en chambray enfoncée dans un pantalon en jean bleu pour identifier une taille fine et des hanches aux courbes qui n'avaient rien de masculin. Elle portait

un gilet en daim, et son pantalon était retenu par une ceinture. Les manches de sa chemise proprement retroussées jusqu'à ses coudes révélaient des avant-bras semés de taches de rousseur et des poignets délicats. Le col déboutonné de sa chemise s'ouvrait sur un cou gracile soutenant un visage ovale. Son chapeau, comme le sien, dissimulait sa physionomie et ses cheveux, mais Call soupçonnait que, lorsqu'elle le retirerait, il découvrirait sur son nez d'autres taches de rousseur.

— Que quelqu'un ouvre cette fichue portière, se plaignit le dandy en émergeant de derrière son mouchoir. Désolé pour le langage, pasteur.

L'homme d'Église actionna la poignée au moment où le cocher ouvrait la portière. Le législateur faillit dégringoler et se rattrapa au dernier moment en se raccrochant de part et d'autre au chambranle de la portière. Il descendit plus gracieusement que son physique robuste ne l'aurait laissé supposer, et le poids de la voiture s'en trouva sensiblement modifié.

— Mademoiselle Morrison, dit-il en avançant pour saluer Laurel.

Il tendit les deux mains pour prendre les siennes comme s'ils étaient de vieux amis. Il n'avait rencontré Laurel Beth Morrison qu'en trois occasions, mais savait qu'elle souhaitait faire bonne impression sur lui autant que lui sur elle, et il ne doutait pas qu'elle répondrait à son salut sur le même mode.

Ce qu'elle fit. Le contraire aurait été gênant, mais Laurel ne put s'empêcher de regretter de ne pas porter de gants. Les paumes d'Abrams étaient chaudes et moites, et elle ne s'était jamais habituée à la manière dont il passait les pouces sur le dos de ses mains. Elle sourit, hocha la tête et se dégagea dès qu'elle put le faire poliment.

— Monsieur Abrams, c'est un plaisir de vous revoir. J'ignorais que vous seriez du voyage. Des affaires vous appellent à Stonechurch, j'imagine.

— Tout à fait. J'aurai du nouveau pour vous à mon retour.

Laurel sourit, puis désigna la maison.

— Vous connaissez le chemin, monsieur Abrams. Je vous en prie, faites comme chez vous. Mme Lancaster est en train de préparer à manger et le café est chaud.

Abrams lui adressa un signe de tête aimable et passa devant elle avec l'assurance d'un homme qui comptait bien profiter de l'hospitalité du relais.

Laurel regarda l'équipage et vit que M. Pye et Hank avaient déjà pris les choses en main. Dillon était retourné vers l'écurie pour aller chercher les chevaux frais. Un autre passager descendit de la diligence, mais Laurel s'intéressa d'abord au cocher.

— Bonjour, Brady. On dirait que vous avez chevauché à vive allure. Y a-t-il une raison particulière pour que vous soyez plus pressé que d'habitude ?

Brady retira son chapeau et le fit claquer contre sa cuisse. De petites particules de poussière dansèrent dans un rayon de soleil.

— Holloway avait du retard, alors j'ai voulu rattraper un peu du temps perdu. J'ai un passager qui a demandé à voyager à côté de moi. Mais, pour un tas de bonnes raisons, ça ne m'a pas inspiré confiance.

Laurel hocha la tête. Brady – elle n'avait jamais su si c'était son prénom ou son nom de famille – était un cocher expérimenté légèrement imbu de sa personne, comme c'était souvent le cas dans cette profession. Il travaillait pour Henderson Express depuis les débuts de la compagnie, et elle le connaissait depuis qu'elle était petite. Elle se rappelait qu'il était là le jour où son père avait obtenu le contrat pour exploiter le relais. Parfois, il la laissait s'asseoir à côté de lui sur le coffre qui tenait lieu de banquette. Il avait toujours un paquet de friandises pour elle. Encore aujourd'hui, il fouilla dans la poche de son pardessus et en sortit un sachet.

Laurel sourit quand il le lui lança d'un coup de poignet. Elle l'attrapa au vol et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Merci, Brady. Des pastilles au citron. Mes bons préférés.

Les rides du visage buriné de Brady s'accrochèrent tandis qu'il lui rendait son sourire.

— Vous n'avez que des préférés. Depuis le temps, je le sais. Bon appétit !

Puis il remit son chapeau sur sa tête, couvrant ses cheveux poivre et sel.

— Vous ai-je entendue dire que Mme Lancaster nous avait préparé à manger ?

— N'est-ce pas toujours le cas ?

Laurel voulut lui faire signe d'entrer, mais il était déjà en route. Il s'arrêta brièvement pour dire à M. Pye et à Hank de prendre soin de ses chevaux.

Amusée, Laurel le laissa partir et avança pour saluer deux des autres passagers descendus de voiture. D'un coup d'œil, elle sut que ni l'un ni l'autre n'était coupable d'avoir demandé à voyager à côté du cocher. Le pasteur tenait sa bible à pleines mains, et le bonimenteur n'aurait jamais voulu se séparer de sa valise. Ils se présentèrent comme le révérend Marshall, récemment nommé pasteur de la paroisse presbytérienne de Stonechurch, et Samuel Littlejohn, fournisseur des meilleurs toniques permettant de soigner toute une variété de maux.

Laurel les salua et les envoya vers la maison, non sans prendre à part discrètement le pasteur vaguement malodorant pour lui signifier que les lieux d'aisance se trouvaient derrière la maison.

Vinrent ensuite John Spellman et sa barbe foisonnante. Laurel devina qu'il était mineur à sa posture voûtée et à sa silhouette maigre et nerveuse. En effet, il lui apprit qu'il cherchait du travail à Stonechurch, et elle lui souhaita bonne chance. Alors qu'il se dirigeait vers la maison pour aller prendre un repas dont il semblait avoir désespérément besoin, un cinquième passager

descendit et annonça s'appeler Thomas Brandywine, correspondant du *New York World*. Elle attendit qu'il ait soigneusement plié et rangé son mouchoir dans sa poche avant de lui tendre la main. Il la prit légèrement dans la sienne et la serra mollement. Sa mise était un peu négligée après ce voyage à l'étroit dans la diligence, mais son col empesé était bien en place et la plupart des plis de sa redingote étaient des effets de style intentionnels. Le soleil se refléta dans ses lunettes et elle ne vit pas tout de suite son expression, mais quand il inclina la tête sur le côté pour l'observer posément en plissant les yeux, Laurel devina que son esprit était aussi étriqué que sa vision. Si elle devait figurer dans l'article qu'il s'appropriait à écrire, elle n'y serait certainement pas à son avantage.

— Avez-vous besoin du télégraphe ? Le bureau se trouve à l'intérieur.

Elle attendit pendant qu'il réfléchissait à sa proposition.

— Non, répondit-il enfin. Le trajet depuis Denver s'est passé sans anicroche. J'ai l'intention d'interviewer le Pharaon à Stonechurch.

Laurel fronça légèrement les sourcils.

— J'espère que vous ne comptez pas user de ce titre péjoratif dans votre article sur Ramsey Stonechurch. Il s'appelle Ramsey, pas Ramsès, quoi que vous ayez pu entendre. Et je vous déconseille d'utiliser ce surnom en sa présence.

— Il doit bien savoir que tout le monde l'appelle le Pharaon.

— En effet. Et cela ne lui plaît pas particulièrement.

— Je comprends.

Laurel n'en était pas si sûre et ne prit pas la peine de dissimuler son scepticisme.

— J'en déduis que vous le connaissez, dit-il.

— Oui.

— Dans ce cas, je peux peut-être vous interroger. Cela étoffera mon article.

— Je préfère m'abstenir.

Thomas Brandywine haussa les épaules comme si cela lui était parfaitement égal.

— Si vous changez d'avis, faites-le-moi savoir. Je pense que les lecteurs de M. Pulitzer seraient intéressés par votre récit.

— Ou, plus exactement, par ce que je pourrais vous raconter sur M. Stonechurch.

— Voilà, dit-il avec désinvolture, c'est ce que je voulais dire.

Laurel s'écarta pour laisser Brandywine se rendre dans la maison et attendit que les derniers passagers descendent de la diligence. Elle était curieuse de connaître l'homme qui avait demandé à voyager à côté du cocher. Il s'agissait certainement d'un étranger de la ligne qui n'avait pas entendu parler de l'histoire de Brady avec Henderson Express, sans quoi il n'aurait jamais posé la question. C'était le cousin de Brady qui conduisait la diligence lorsque le gang de rebelles Grant avait attaqué le relais. Il avait accepté qu'un remplaçant de dernière minute prenne la place de convoyeur et s'était retrouvé assis sans le savoir à côté d'un des membres du groupe de rebelles. Il avait été taillé en pièces avant même d'avoir eu le temps de tirer son arme. De la fenêtre, Laurel avait été témoin du carnage ; elle avait vu le cousin de Brady tomber de son siège, et Ollie Grant sourire d'une oreille à l'autre avant de se redresser, de rengainer son couteau sanglant et de viser avec son fusil.

Le dernier voyageur descendit de voiture avec une souplesse qui la surprit. Il n'était pas inhabituel de voir les passagers sortir gauchement et lourdement. Beaucoup secouaient leurs membres, roulaient les épaules et étiraient le cou. Celui-ci l'avait peut-être fait pendant qu'il attendait son tour, à moins qu'il ne fût l'un de ces veinards capables de dormir tranquillement dans une diligence bondée et bringuebalante, et de se réveiller frais comme un gardon.

Mince et plus grand que les autres, il devait mesurer plus d'un mètre quatre-vingts. D'un pas souple, il vint vers elle sans hâte particulière. Il portait un cache-poussière huilé noir semblable à celui de Brady, et lorsque les pans du vêtement s'écartèrent, elle vit le pistolet à sa ceinture. Elle fronça les sourcils et fit signe à Rooster d'approcher.

Quand il fut à ses côtés, elle s'adressa à l'inconnu :

— Vous allez devoir laisser votre pistolet à Rooster avant d'entrer. Ce sont les règles du relais Morrison, monsieur...

— Landry. McCall Landry.

Laurel avait cru qu'il rechignerait à remettre son arme, mais il défit le ceinturon sans un murmure et le tendit à Rooster.

Ce dernier prit la ceinture entre ses deux mains et contempla l'extrémité du pistolet qui dépassait de l'étui.

— Je connais ce modèle, dit-il. C'est un colt de l'armée.

— En effet, répondit Call. La cavalerie.

— Yankee, alors.

— Juste au nord de la ligne Mason-Dixon, à mi-chemin entre Pittsburgh et Philadelphie. Une petite ville du nom de Chambersburg, à un jet de pierre de Gettysburg.

— C'est là que vous avez combattu ? demanda Laurel.

— Non. J'étais... ailleurs, à l'époque.

Son hésitation piqua la curiosité de la jeune femme ; elle aurait aimé en savoir davantage, mais elle était convaincue que ses questions ne seraient pas bien accueillies.

— Bienvenue, monsieur Landry.

— Call, dit-il. C'est ainsi qu'on m'appelle.

Laurel sourit et lui tendit la main.

— Je suis Laurel Beth Morrison.

Elle apprécia sa poignée de main ferme.

— On ne fait pas de cérémonies ici, reprit-elle, voyant qu'il jetait un coup d'œil vers la maison mais sans avancer dans cette direction. Allez-y. Il y aura bien assez de place pour vous à table. La tirelire est sur le manteau de la cheminée. Chacun paye ce qu'il peut.

— Si cela ne vous ennuie pas, je ferais bien un brin de toilette, dit-il en montrant ses mains.

Rooster pouffa.

— Votre maman vous a bien élevé.

— Ma mère, et toutes mes tantes. Je ne voudrais pas les décevoir.

Du bout de l'index, il redressa le bord de son chapeau.

— Et j'aimerais bien enlever un peu la poussière que j'ai dans les yeux.

Laurel battit des cils, frappée par la beauté des yeux en question. D'un gris métallique avec une pointe d'argent qui scintillait au soleil, ils étaient directs, francs, intelligents. Deux fines rides en marquaient légèrement les coins, peut-être dues aux années passées à plisser les yeux au soleil, mais son affection pour son chapeau lui faisait penser que c'était plutôt parce qu'il devait rire régulièrement.

Elle cessa de fixer ses yeux pour regarder l'ensemble de son visage. Ses traits semblaient avoir été ciselés par une main soigneuse. Sa mâchoire était couverte d'une barbe méticuleusement taillée, et sa lèvre supérieure mise en valeur par la moustache qui suivait sa courbe. Elle continuait à le dévisager avec un intérêt qui ne lui ressemblait pas lorsqu'il lui sourit. C'était un sourire simple et facile, comme sa démarche ; un sourire tranquille, détendu, qui révéla une rangée de dents impeccables qui n'avaient probablement jamais vu un dentiste. C'était vraiment injuste ! Laurel avait failli se faire briser le maxillaire par le dentiste ambulancier qui lui avait retiré deux dents de sagesse. Elle avait gardé des bajoues de hamster pendant des semaines à la suite

de l'opération, et parfois, si elle éternuait un peu trop fort, sa mâchoire se bloquait encore.

Lorsque Rooster s'éclaircit la gorge avec insistance, elle détacha son regard de ce sourire, de ces yeux et de cette mâchoire.

— La pompe se trouve à l'arrière. Vous pouvez vous laver là-bas. Rooster va vous montrer.

Sur ce, elle tourna vivement les talons et se dirigea vers la maison. Rooster la contempla quelques secondes en secouant la tête, puis il fronça les sourcils en se grattant derrière les oreilles.

— Curieux, marmonna-t-il.

— Que voulez-vous dire ?

Rooster ne s'était pas rendu compte qu'il avait parlé à voix haute, ni qu'un pli barrait son front tandis qu'il regardait Laurel s'éloigner.

— Rien, dit-il en se dirigeant vers la pompe. Par ici.

Call haussa les épaules. Il n'avait pas réellement attendu d'explication. Laurel Beth Morrison lui faisait l'effet d'une femme naturelle, directe, et peut-être inconsciente de son pouvoir de séduction.

Il emboîta le pas au dénommé Rooster. Son nom l'intriguait, mais il s'abstint de toute question.

— Vous prendrez soin de mon pistolet ?

— Je vais simplement le ranger dans le fumoir jusqu'à ce que vous partiez. Personne n'y touchera.

Call hocha la tête, satisfait. Rooster tenait encore le ceinturon entre les deux mains, paumes levées, à la façon d'une offrande. C'était le genre de respect que méritait cette arme. Rooster ne s'était pas trompé, c'était un modèle réservé aux militaires. Ce colt avait sauvé la vie de Call, ou plus précisément son précédent propriétaire lui avait sauvé la vie, d'où son attachement à l'arme et à l'homme qui la lui avait offerte en rendant son dernier souffle.

Devant la pompe, Call retira son chapeau, s'aspergea le visage et le cou d'eau fraîche et passa ses doigts

mouillés dans ses cheveux auburn. Il n'y avait pas de serviette et Rooster ne lui proposa pas d'aller lui en chercher une, aussi Call secoua-t-il les mains et se frotta-t-il le visage pour le sécher. Quand il eut terminé, il remit son chapeau et, sur un signe de Rooster, regagna l'entrée de la ferme pendant que l'homme allait ranger le pistolet.

Attiré par l'odeur de bacon grillé, Call trouva ses compagnons de voyage et leur cocher assis autour d'une grande table en chêne dans la vaste salle à manger du relais. Ils se servaient des rations généreuses de ce qu'avait préparé la cuisinière. L'homme de loi ventripotent en était déjà à sa deuxième portion.

Il y avait en effet de la place pour lui à table, un siège vide entre le cocher et la propriétaire des lieux. Mlle Morrison était la seule personne à n'avoir pas d'assiette devant elle, mais elle participait à la conversation animée.

Il mit un dollar et quelques pièces dans le bocal et prit place à table. On lui passa les plats. Les œufs au bacon croustillant étaient encore chauds. Il y avait du miel et du beurre doux pour les galettes. Le crumble aux pommes remporta un franc succès, et personne ne le garda pour le dessert. Le repas était arrosé de café ou de thé vert. On ne servait pas d'alcool au relais Morrison, mais le bonimenteur suggéra à Mlle Morrison d'aménager un bar pour offrir autre chose aux voyageurs assoiffés. Le bon pasteur, qui avait posé sa bible à côté de son assiette, prit le parti adverse. Call ne fut pas surpris lorsque Laurel mit fin à la discussion en promettant diplomatiquement d'y réfléchir. Elle fit remarquer qu'il existait déjà un saloon en ville pour ceux qui souhaitaient boire de l'alcool, mais qu'ils risquaient de manquer le départ de la diligence. Brady intervint alors pour prévenir qu'il n'attendrait aucun passager. Néanmoins, au cas où quelqu'un en aurait

besoin, Mlle Morrison vendait des billets pour la prochaine diligence à destination de Stonechurch.

Tout le monde resta assis à sa place.

Le cocher fut le premier à s'excuser. Il poussa son assiette, se tapota le ventre et se leva.

— Prenez votre temps, messieurs. Je dois aller chercher le sac de courrier. Rien ne presse. Je vous préviendrai bien à l'avance quand nous serons prêts à repartir. Pour la suite du trajet, nous voyagerons plus lentement : il y a des tronçons de route raides comme pas deux. Certains d'entre vous préféreront marcher.

D'après Call, l'escale avait duré quarante-cinq petites minutes, ce qui était cependant une éternité comparé aux brèves haltes habituelles, où l'on changeait les chevaux avec une telle efficacité que les passagers avaient à peine le temps de sortir se dégourdir les jambes.

Alors que Brady s'apprêtait à partir, Laurel leva une main pour attirer son attention.

— Où est passé votre convoyeur, Brady ? Vous ne m'avez pas dit ce qui lui était arrivé.

— Il s'est soûlé, répondit-il en haussant les épaules. Il a dû cuver, depuis, mais il va empester pendant des jours. Vous connaissez mon point de vue sur l'alcool. On ne peut rien faire pour un homme qui est incapable de se tenir.

Laurel hocha la tête et le laissa partir sans rien ajouter.

L'un après l'autre, ces messieurs s'excusèrent pour aller répondre à l'appel de la nature. Étant arrivé le dernier à table, Call s'attarda quelques instants pendant que Laurel se levait pour aider Mme Lancaster à débarasser. Il ne restait plus dans les plats qu'un gâteau sec. Il le saisissait lorsque la plantureuse cuisinière passa délibérément devant lui. Elle pouffa.

— C'est bien. Ça ne vous fera pas de mal de vous replumer un peu.

Et elle ajouta avec un clin d'œil :

— Les filles aiment bien avoir quelque chose entre les mains.

— Madame Lancaster !

Laurel ne savait pas vraiment pourquoi elle avait rougi, mais c'était le cas et cela la contraria.

— Oh, ne vous offusquez pas, ma belle.

Elle se tourna vers Call et lança :

— Vous n'avez rien contre un peu de flirt, j'espère ?

— Si votre mari n'y voit pas d'inconvénient, moi non plus, répliqua-t-il en lui rendant son clin d'œil.

La brave femme porta théâtralement le plat vide contre son cœur et poussa un soupir.

— Cela signifie que la voie est libre ? dit-il.

— Cela signifie que je n'ajouterai pas un mot, petit fripon !

Elle se tourna vers Laurel, restée au bout de la table, bouche bée et les joues roses.

— Et voilà ! Prenez-en de la graine.

Sur ce, elle quitta la pièce en balançant ses larges hanches et en faisant froufrouter sa jupe autour de ses mollets.

3

Call se renfonça sur sa chaise et étendit ses longues jambes sous la table en coupant le biscuit en deux.

— Eh bien, dit-il en souriant, je ne m'attendais pas à cela.

— Je vous prie de l'excuser.

— Pourquoi ?

— Parce que...

Laurel chercha une raison. Piteusement, elle répéta :

— Parce que.

— Dans ce cas, oui, dit-il, pince-sans-rire. Je comprends mieux.

Laurel le regarda mordre dans le gâteau et décida d'orienter la conversation vers un terrain moins glissant.

— Pourquoi avez-vous demandé à Brady si vous pouviez voyager à la place du convoyeur ?

Call finit la moitié de son gâteau avant de répondre :

— La diligence était bondée. Je suis monté à bord en dernier et j'ai dû me loger entre le pasteur et ses flatulences, et le dandy.

— Le dandy ? Oh, vous voulez dire le reporter.

— Voilà.

Laurel n'insista pas. Le journaliste était un peu bizarre, mais elle ne doutait pas qu'il soit ce qu'il disait être. Depuis qu'on avait découvert de l'argent

à Stonechurch et qu'on avait repris l'exploitation de la mine une fois les veines d'or épuisées, Ramsey Stonechurch intéressait les reporters de tout le pays. Il n'était pas rare qu'un journaliste vienne le rencontrer.

— Vous vouliez donc vous asseoir à côté de Brady parce que vous étiez ankylosé...

— Pas seulement. J'ai évoqué les flatulences du pasteur.

L'ombre d'un sourire retroussa un coin de la bouche de Laurel.

— En effet.

— Vous m'avez compris. Et puis, je commençais à être un peu vert...

— Jaloux ?

— Non, malade. Au bout d'un moment, les balance-ments de la voiture me donnent la nausée. Les rideaux des fenêtres étaient tirés à cause de la poussière et je ne pouvais pas regarder dehors, ce qui me soulage un peu, généralement. Mais le mieux pour moi est de voyager sur le banc du cocher. Ce dernier ayant refusé ma requête, j'ai dû me contenter de la deuxième solution. Dormir.

— Ah. Je n'avais pas songé à cela. Vous n'êtes pas le seul à être nauséux en voiture, vous savez.

— Vous ne me consolez guère.

— Vous sortez et vous faites quelques pas dès que vous le pouvez, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Le cocher a dit que nous devons marcher, par endroits, pendant la prochaine partie du voyage. Je suis probablement le seul à m'en réjouir.

Call décida qu'il ne voulait pas de la deuxième moitié du gâteau, finalement. Avec un petit sourire d'excuse, il le posa sur son assiette vide, qu'il écarta.

— Je vais parler à Brady, annonça Laurel. Je ne vous promets pas qu'il changera d'avis. Vous êtes un inconnu. Il ne tient peut-être pas à votre compagnie.

— Je comprends. Lorsque je lui ai posé la question, c'était aussi parce que je voulais me rendre utile, mais peut-être n'ai-je pas été clair. Le colt que m'a pris votre homme n'est pas ma seule arme. Mon calibre douze se trouve dans mon sac, sur la galerie. J'ai une certaine expérience en tant que garde de convoi. J'ai travaillé pour Overland après la guerre.

— Je présume que vous ne l'avez pas dit à Brady.

— Non. Il m'a éconduit si promptement que je n'ai pas vu l'intérêt de le lui expliquer.

— Et quand Overland a fait faillite, après que le chemin de fer a pris sa place pour la distribution du courrier ?

— J'ai gagné ma croûte à droite, à gauche.

— C'est tout ?

Call haussa les épaules.

— J'ai été engagé par certaines petites compagnies de transport qui n'avaient pas été affectées par l'impact du chemin de fer.

— Comme Henderson Express.

— Pas Henderson. Je ne suis pas en train de solliciter une embauche, si c'est ce que vous croyez.

— L'idée m'a traversé l'esprit. Et pour le moment vous n'avez pas d'emploi ?

— Non. J'ai entendu dire que M. Stonechurch engageait du personnel pour la sécurité de la mine. Il paraît qu'il ne veut pas de Pinkertons¹, alors je pensais tenter ma chance.

— Avant que vous arriviez à table, M. Abrams a raconté à tout le monde que vous étiez tueur à gages. Je ne savais pas si vous les aviez fait marcher, mais apparemment vous disiez la vérité.

1. Pinkerton's National Detective Agency : agence privée de détectives et de sécurité créée en 1850. À l'époque du roman, les « Pinkertons » faisaient régner la loi dans un Far West presque dépourvu de police. (*N.d.T.*)

— D'une certaine façon. Disons que je suis armé pour assurer la protection, que ce soit d'une mine ou des personnes pour lesquelles on m'a embauché. Mais je ne suis pas un mercenaire.

— La différence est subtile.

— Pas pour moi.

Laurel ramassa d'autres assiettes et les mit en équilibre sur son avant-bras.

— Je m'entretiendrai avec Brady. Je veux bien vous croire, mais je n'ai que votre parole.

— En effet, répondit-il en soutenant son regard direct.

Il attendit de voir si elle allait le traiter de menteur. Mais non. Elle finit par baisser les yeux, les joues vaguement plus roses, et partit vers la cuisine.

Il continuait à la regarder, aussi la vit-il jeter un coup d'œil derrière son épaule avant de disparaître. Il n'aurait su dire si elle s'en voulait d'avoir cédé à l'envie de se retourner, ou si elle était agacée qu'il l'ait surprise en flagrant délit. Elle ne lui faisait pas l'effet d'être une femme à reconnaître qu'elle s'intéressait à quelqu'un, et peut-être se trompait-il, mais son rougissement était un indice prometteur.

Call ne la revit pas jusqu'à ce que le cocher l'invite à s'asseoir à côté de lui sur son banc. La proposition avait été faite d'un ton revêché, mais cela ne l'empêcha pas de l'accepter. Laurel apparut au coin de la maison pour lui rendre son ceinturon et son arme. Quelque chose, dans la manière dont elle les lui tendit, lui donna l'impression qu'elle essayait d'éviter de le toucher. Il faillit sourire, mais elle était si sérieuse qu'il se contenta de la remercier en espérant qu'elle comprenait que sa gratitude s'appliquait également à son intervention auprès du cocher. Il boucla son ceinturon et grimpa à bord. Brady s'était assis presque au milieu du banc, ne laissant guère de place à un compagnon. Les secousses

du véhicule se chargeraient de le déloger, se dit Call en s'installant à droite du cocher.

— Vous allez le sortir, votre fusil, ou vous croyez que votre pistolet suffira à empêcher un hold-up ?

Call se retourna et chercha son sac et son fusil, qui avaient été arrimés sur le toit. Il attrapa l'extrémité du fusil, le dégagea de ses lanières et le ramena précautionneusement vers lui afin de ne pas frapper Brady. Il aurait suffi de peu de chose pour que le cocher le renvoie à l'intérieur du véhicule, et il ne tenait pas à lui en donner l'occasion. Il plaça le fusil verticalement à côté de lui, puis hocha la tête pour indiquer qu'il était prêt.

La mine rembrunie, Brady ajouta :

— Et si vous avez l'intention de rendre ce bon repas que vous venez de prendre, faites en sorte de ne pas vous mettre face au vent. C'est clair, monsieur Landry ?

— Parfaitement clair.

— Bon. En route.

Le cocher fit claquer les rênes et encouragea l'attelage :

— Yee-ha ! Hi-yah !

Call se félicita de s'être cramponné au banc de sa main libre. Sans cela, la secousse produite lorsque la diligence s'ébranla l'aurait jeté à terre, ce qui du reste pouvait fort bien avoir été l'intention de Brady. Dès que le véhicule fut plus stable, Call lâcha le banc, se retourna vers le relais et vit Laurel qui les regardait partir, debout à côté de ses employés. Il leva une main pour lui dire adieu. Elle ne répondit pas à son salut.

Tandis que le ranch disparaissait au loin, Call se mit à réfléchir. Comment diable allait-il pouvoir revenir ?

Laurel regagna la maison lorsque le véhicule ne fut plus qu'un nuage de poussière. Elle n'avait aucune instruction à donner à ses hommes. Ils savaient ce qu'on attendait d'eux et se séparèrent pour vaquer à leurs

tâches respectives. M. Pye et Hank se rendirent à l'écurie pour finir de panser les chevaux, vérifier leurs fers et inspecter leurs jambes au cas où ils seraient blessés. Hank gardait toujours des pommes séchées dans ses poches pour les leur offrir. Dillon retourna dans le jardin ramasser des herbes aromatiques pour Mme Lancaster, puis resta avec elle dans la cuisine afin de l'aider à faire la vaisselle et le ménage. Rooster sortit une échelle et l'appuya contre la grange pour effectuer des réparations sur le côté exposé aux intempéries.

Laurel, de son côté, alla s'installer à son bureau, dans le local qui abritait les activités de poste et de télégraphe. Elle tria le courrier qu'avait livré Brady et glissa les lettres dans des casiers individuels en attendant que les villageois viennent les chercher. Si une lettre restait dans un casier pendant deux semaines, Laurel envoyait Dillon ou Hank la porter directement chez le destinataire ; il s'agissait généralement d'une ferme éloignée de la ville. Elle offrait ce service essentiellement pour vérifier si les familles isolées allaient bien et s'assurer qu'il ne leur était rien arrivé. Bien que la guerre fût terminée depuis sept ans, leurs fermes étaient des proies particulièrement vulnérables pour les pillards à l'affût de bétail, de nourriture, d'alcool de contrebande, et de l'argent que les fermiers cachaient sous les lattes de leur plancher ou dans leur cellier.

Une banque venait d'ouvrir dans la grand-rue de Falls Hollow, mais certains habitants étaient trop méfiants pour lui confier le peu d'argent qu'ils possédaient en échange d'un livret d'épargne Jones Prescott. Cela ne leur paraissait pas équitable. Ils préféraient encore une économie basée sur le troc, mais l'arrivée du chemin de fer y mettrait un terme tôt ou tard. Les agents de la compagnie ferroviaire n'accepteraient jamais des poulets, des œufs, de la farine ou du fourrage en guise de paiement. La compagnie de diligences n'aimait pas cela non plus, mais Laurel avait réussi jusqu'à présent

à contourner ses objections pour permettre aux personnes qui en avaient besoin de se rendre à Denver.

Assise derrière son bureau, elle garda le menton posé sur le dos de ses mains jointes longtemps après avoir fini de trier le courrier. Au début, elle fixa un point par la fenêtre. La diligence était partie mais restait omniprésente dans son esprit. Elle en avait vu défiler des centaines, toutes plus ou moins identiques. Elle avait plus de mal à se représenter un train, cette immense et puissante bête de somme noire à vapeur, avec de la fumée qui jaillissait de ses cheminées, recrachant de la cendre à l'arrière en hoquetant, et freinant dans un grincement de ferraille.

À quoi cela ressemblerait-il ? se demandait-elle. Des familles entières pourraient voyager ensemble. Il y aurait aussi des passagers isolés, des couples, des frères et des sœurs, de nouveaux colons. Stonechurch les attirerait, mais certains lui préféreraient Falls Hollow et chercheraient à y ouvrir des commerces ou à exploiter des ranchs. Les pâturages situés de part et d'autre de la plaine étaient plus adaptés à l'élevage des moutons qu'à celui du bétail, mais c'était un bon moyen de subsistance également. Il existait déjà un saloon en ville, Sweeny, où les gens aimaient se réunir pour prendre un verre et bavarder, et une maison close tenue par Mme Fry. Elle supposait que l'avènement du rail entraînerait l'ouverture de nouveaux établissements similaires, bien qu'à son sens, la ville se portât mieux avec un seul de chaque.

Elle se demanda ce qu'il adviendrait de Brady lorsque les trains auraient remplacé les diligences. Il savait commander un équipage, mais un moteur ne répondait pas à « yee-ha » ni à « hi-yah ». Ni à un fouet.

Tout naturellement, ses pensées s'égarèrent vers McCall Landry et ses très beaux yeux. Il n'y avait pas de place dans la cabine d'une locomotive pour un garde armé, mais elle ne s'inquiétait pas autant pour lui que

pour Brady. M. Landry s'en sortirait toujours. Dans ces contrées, savoir manier le fusil restait un atout. Ramsey Stonechurch serait idiot de ne pas embaucher M. Landry, or le Pharaon était tout sauf idiot.

McCall Landry n'était pas bête non plus. Peut-être y réfléchirait-il à deux fois avant de travailler pour Stonechurch Mining et déciderait-il qu'il était plus à sa place auprès de la compagnie de transport tant qu'elle perdurait. Apparemment, voyager à côté du cocher ne semblait pas affecter sa délicate constitution.

Un sourire lui échappa à la pensée qu'elle jugeait « délicate » la constitution de Call. Son sourire s'élargit jusqu'à ce qu'un éclat de rire naisse sur ses lèvres. Puis, reprenant son sérieux, elle ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, la locomotive et son convoi de voitures avaient disparu à la fenêtre. La diligence aussi. Quelques poules à crête rouge picoraient dans la cour plus par habitude qu'en quête de nourriture.

Laurel se leva et alla trouver Mme Lancaster pour voir comment elle pouvait l'aider à accueillir la diligence suivante.

La piste menant à Stonechurch était aussi ardue que les en avait avertis Brady. Le trajet n'était supportable que parce qu'il ne pleuvait pas et qu'aucun nuage ne menaçait. La boue se serait agglutinée autour des roues aussi sûrement que de la chaux vive, et tous les passagers auraient été obligés de tirer et de pousser le véhicule pour éviter qu'il ne s'arrête et ne s'embourbe. Ils durent de toute façon tous sortir et cheminer à pied, même ceux qui étaient contre par principe. Abrams et le journaliste furent les derniers à descendre et ne s'y résignèrent que lorsque la pente devint trop abrupte. Le pasteur et le mineur marchèrent devant la diligence tandis que Samuel Littlejohn et les autres suivaient. Le révérend Marshall tenait toujours sa bible, et le bonimenteur sa mallette.

La piste était à peine plus large que le véhicule, et tous s'émerveillaient du calme de Brady et de sa dextérité pour négocier l'ascension. Call resta également sur son siège. Les chevaux haletaient et renâclaient, mais avançaient sans relâche. Ils furent libérés au relais suivant, et le nouvel attelage parcourut environ vingt-cinq kilomètres supplémentaires. Les passagers marchaient dans les côtes ou s'ils négociaient un virage abrupt, et remontaient à bord chaque fois que la piste était moins escarpée.

La nuit était tombée depuis longtemps quand le Henderson Express atteignit le relais de Stonechurch. Les passagers descendirent, et on les emmena dans la vaste grange en bois qui abritait la salle à manger des voyageurs. Ils y dévorèrent avec appétit le repas qui leur fut servi au prix d'un dollar et cinquante cents chacun. C'étaient les mêmes plats qu'au relais Morrison, mais ils tombèrent tous d'accord pour affirmer que la cuisine de Mme Lancaster était meilleure.

Sitôt le dîner terminé, Abrams et Thomas Brandywine partirent à l'hôtel. On donna à John Spellman l'adresse d'une maison d'hôtes en bord de route où il pourrait se reposer pour la nuit avant de s'inscrire sur les listes des demandeurs d'emploi au bureau des mines le lendemain matin. Après réflexion, le bonimenteur choisit d'essayer la pension, moins chère que l'hôtel. On indiqua au pasteur comment trouver son église, et il emporta ses bagages dans le petit presbytère qui partageait son jardin avec l'église et le cimetière.

Brady et Call restèrent seuls. Bien que Brady ne se plaignît pas, son épuisement était manifeste. Il aurait pu se faire remplacer à une étape ou à une autre du trajet, tout comme lui-même avait remplacé un cocher fatigué. Mais, pour des raisons que Call n'était pas certain de comprendre, Brady avait choisi de continuer à conduire la diligence. Ils étaient tous deux ankylosés quand ils se levèrent enfin pendant qu'on bouchonnait

les chevaux. Toute la carcasse de Call le faisait souffrir, et il n'osait penser à ce que devait endurer Brady.

Il s'étira, se dégourdit les jambes et inspira profondément. Le trajet avait été pénible par moments, mais s'était déroulé sans encombre. Ce qui ne signifiait pas qu'il ait été ennuyeux, cependant. Loin de là. La vue l'avait époustouflé et lui avait même littéralement coupé le souffle lorsqu'ils avaient longé un précipice vertigineux à flanc de montagne. Cela avait amusé Brady, avait-il remarqué, et Call s'était juré de garder le silence et de demeurer impassible.

Durant les passages moins éprouvants, il avait pu penser à Laurel Beth Morrison. Il avait été tenté d'interroger Brady à son sujet. Il se demandait comment elle en était venue à diriger le relais, par exemple, mais il doutait que le cocher le renseigne, aussi s'était-il contenté de laisser son imagination vagabonder.

Peut-être était-elle veuve et avait-elle repris l'exploitation du relais à la mort de son mari. Il n'aimait guère cette hypothèse : il n'avait pas envie de l'imaginer avec un homme, d'autant plus qu'il était incapable de se représenter un individu assez bien pour qu'elle l'épouse, et assez idiot pour mourir ensuite. Son esprit s'égara ensuite vers d'autres pensées. Il était rare de voir une femme en pantalon, ou d'avoir l'occasion d'observer les délicieuses ondulations de la silhouette féminine dépouillée de l'artifice outrancier d'une tournure ou d'une crinoline. Il aurait pu passer l'après-midi entier sur l'un des fauteuils à bascule de son porche à ne rien faire d'autre que la regarder aller et venir.

Il se remémorait parfaitement la façon dont elle avait tourné la tête pour lui jeter un petit coup d'œil par-dessus son épaule. Elle avait paru contrariée qu'il remarque son intérêt, mais, même agacée, elle était jolie, bien que le terme « jolie » fût trop insipide pour lui rendre justice. Il avait à peine entraperçu la moue de sa lèvre supérieure avant qu'elle se détourne, mais

sa bouche était magnifique. Une bouche faite pour les baisers.

Call avait réfléchi à cela pendant quelque temps, mais ses pensées avaient fini par générer une tension inconfortable dans son entrejambe. Ensuite, la route escarpée l'avait heureusement obligé à rester concentré, jusqu'à ce qu'ils atteignent Stonechurch.

— Je vais vider le coffre, annonça-t-il en détachant sa sacoche.

Il s'interrompit en voyant Brady secouer la tête.

— Laissez. C'est Mac, le gérant du relais, qui déchargera les bagages. Mais vous pouvez m'aider pour autre chose, si vous voulez. Vous retrouverez votre sac à notre retour.

— Bien sûr. Que puis-je faire ?

— J'ai une livraison pour M. Stonechurch. Il n'y aura personne au bureau à cette heure tardive, mais il habite juste au-dessus avec sa femme et sa fille en attendant que leur maison soit construite. Elle sera somptueuse, une fois terminée, mais pour le moment, nous le trouverons dans ces modestes quartiers.

— Et vous avez besoin de moi pour...

— Votre fusil. Gardez-le à portée de main. J'ai la paye de la compagnie.

Call découvrit alors qu'il avait été assis au-dessus d'une fortune. La paye des mineurs devait être considérable.

— S'agit-il d'un coffre-fort ? Voulez-vous que je le porte ?

— Jamais de la vie, monsieur Landry. C'est moi qui m'en occupe. Tenez-vous à l'affût de tout ce qui pourrait vous paraître suspect. J'ai l'intention d'apporter ça au Pharaon sans encombre.

Call acquiesça de la tête.

— Comme vous voulez.

Il prit son fusil et sauta de la diligence. Les palefreniers tenaient des lanternes, et le clair de lune était

suffisant pour que Call voie Brady soulever le couvercle de leur perchoir et en sortir le coffre-fort. Il le garda sous le bras et entreprit de descendre maladroitement. Call lui suggéra de le lui lancer, mais Brady ne voulut rien entendre. Quand il fut sur la terre ferme, il se dirigea vers la ville. Après une brève hésitation, Call lui emboîta le pas.

— Vous a-t-on déjà dévalisé, avant que vous utilisiez ce coffre ?

— Non, et j'espère de tout cœur que ce voyage ne fera pas exception à la règle.

Call eut un sourire en coin. C'était la plus longue phrase que le cocher avait prononcée depuis qu'ils avaient quitté le relais Morrison. Brady devenait loquace !

— Grosse responsabilité.

— Oui.

Call ne trouva rien d'autre à dire pour entretenir la conversation, et le silence retomba pendant qu'il surveillait les alentours. La grande artère de la ville n'était qu'à quatre ou cinq cents mètres du relais. Il n'y avait pas de lampadaires, et seules de rares fenêtres au-dessus des commerces étaient éclairées.

— Vous savez où loger ce soir ? demanda Brady.

— Il doit bien y avoir une auberge ou une chambre quelque part.

— Moi, je loge chez Jameson. Ils ne font pas les repas, alors si vous voulez manger un morceau avant d'aller dormir, vous devrez retourner au relais. Là-bas, ils servent à toute heure.

— C'est ce que vous allez faire ?

— Non, je vais directement me coucher. J'en rêve. Mme Jameson a un dortoir réservé aux cochers. Je ne peux pas vous promettre qu'il y aura de la place, mais sinon, au relais, ils ont un lit de camp dans la sellerie que vous pourrez occuper gratuitement puisque vous avez monté la garde à côté de moi.

— C'est parfait, merci.

Brady ralentit tandis qu'ils approchaient du saloon.

— Faites attention, dit-il à Call.

Trois hommes traînaient sur le trottoir en bois, devant le bar. L'un d'eux était assis sur un tonneau, un autre appuyé nonchalamment contre le mur du saloon, et le troisième, les mains enfoncées dans les poches, oscillait légèrement sur ses pieds.

— Vous voulez traverser la rue ? demanda Call.

— Ça vous dérange d'utiliser votre fusil ?

— Non.

— Dans ce cas, pas question. Je ne vais pas éveiller leurs soupçons en faisant un détour. Le bureau des mines est juste un peu plus loin.

Il aurait mieux valu être trop prudent que de se trouver obligé de déclencher une fusillade dans la ville, mais c'était Brady le patron, et Call obtempéra. De la lumière passa par les portes battantes du saloon lorsqu'elles s'ouvrirent, éclairant brièvement leur approche. Call supposait que les trois hommes étaient des mineurs, mais son raisonnement se fondait sur le fait que la plupart des habitants travaillaient à la mine et que ces hommes ressemblaient à John Spellman. Comme lui, ils portaient des salopettes, des chemises en flanelle et arboraient de longues barbes hirsutes.

Les trois hommes ne les quittaient pas des yeux. Call surveillait particulièrement celui qui avait les mains dans les poches. Il leur fit un signe de tête en passant devant eux, son fusil bien en évidence. Brady grogna quelque chose qui ressemblait autant à un salut qu'à un juron. Quoi que ce fût, les mineurs n'y répondirent pas, et Brady et Call continuèrent à marcher.

Il regarda une fois par-dessus son épaule, mais les hommes restèrent où ils étaient. Il avait remarqué qu'ils empestaient l'alcool. Sans doute étaient-ils vissés là et ne constituaient-ils pas une véritable menace, même

s'il leur prenait soudain l'envie stupide de tenter un hold-up.

— Nous y sommes, annonça Brady en rehaussant le coffre-fort sous son aisselle.

Aucune pancarte n'indiquait qu'ils se trouvaient devant le bureau des mines, mais Call n'avait aucune raison de douter de Brady. L'étage supérieur du bâtiment était plongé dans l'ombre. Call aurait hésité à déranger Ramsey Stonechurch à cette heure tardive. Brady n'eut pas autant de scrupules, remarqua-t-il, mais le cocher était habitué à traiter avec l'homme que certains appelaient Ramsès ou le Pharaon.

Call suivit Brady le long de l'escalier extérieur qui menait au premier étage et baissa son fusil une fois arrivé devant la porte. Il s'attendait que le fameux Ramsey Stonechurch leur ouvre, mais ce fut une femme en chemise de nuit et peignoir, qui berçait un enfant au creux d'un bras et tenait dans l'autre main une lampe à huile.

— Brady !

Elle le salua chaleureusement, recula pour inviter le cocher à entrer et lui tendit la lampe.

— Prenez ceci. Et mettez la caisse là, ajouta-t-elle en désignant la table, avant de s'intéresser à l'homme qui attendait sur le palier. Vous devez être le convoyeur de Brady. Vous êtes nouveau.

— Seulement remplaçant, madame. Je m'appelle McCall Landry.

— Entrez, monsieur Landry, mais s'il vous plaît, posez votre fusil dans un coin. Je suis Maud Stonechurch, la femme de Ramsey.

Elle baissa les yeux vers l'enfant dans ses bras.

— Et voici notre fille Ann. Elle est grognon, ce soir. Je crois qu'une dent est en train de percer.

Call hocha poliment la tête. Il avait eu une vague expérience de bébés qui faisaient leurs dents quand il

était jeune, mais il y avait bien longtemps qu'il n'en avait pas vu.

— Avez-vous essayé de tremper un linge dans de l'eau froide et de le frotter sur ses gencives ? Peut-être qu'elle le mordillera, mais cela soulagera la pression.

— Un linge froid..., répéta Maud, songeuse. Non. Les femmes auxquelles j'en ai parlé m'ont suggéré de tremper un doigt dans du whisky et de lui masser les gencives, mais pour le moment j'ai plutôt l'impression que deux doigts de whisky me feraient plus de bien à moi.

Call posa son fusil dans le coin de la cuisine et ouvrit les bras, paumes ouvertes.

— Puis-je ?

Sans hésiter, Maud Stonechurch lui tendit sa fille avec soulagement. Fallait-il qu'elle soit désespérée pour confier son bébé à un parfait inconnu !

— Je vais humecter un linge.

Call berça doucement l'enfant au creux de son bras, tout en faisant de petits claquements de langue pour attirer son attention. Ses grands yeux étaient rivés aux siens.

Brady, qui observait la scène tout en posant le coffre et la lampe sur la table, marmonna :

— Eh bien, on aura tout vu !

Call haussa les épaules. Le mouvement secoua Ann, qui ouvrit la bouche pour hurler au moment précis où sa mère arrivait avec un linge froid et humide dont un angle était entortillé en forme de cône. Maud le glissa dans la bouche de sa fille, et Ann referma ses lèvres dessus et se mit à têter.

— Quel âge a-t-elle ?

— Un an ce mois-ci. D'habitude, elle fait ses nuits, mais cette nouvelle dent nous pose bien des soucis.

Brady s'éclaircit la gorge.

— Je ne vous ai pas oublié, Brady, dit Maud. Je vais réveiller mon mari, puisque vous êtes là pour votre affaire avec lui et qu'Ann est dans des mains compétentes.

— J'aimerais bien, madame, merci.

— Asseyez-vous, ordonna-t-elle d'un ton qui ne souffrait pas de discussion. Vous dormez debout. Et vous aussi, monsieur Landry, non pas parce que vous semblez sur le point de vous écrouler comme Brady, mais parce qu'Ann s'endormira peut-être si vous êtes mieux installé.

Elle désigna de son menton délicat un fauteuil à bascule situé à côté de la cuisinière.

— Si cela ne vous dérange pas, madame Stonechurch, j'ai passé la journée assis. Je préférerais rester debout.

— Comme vous voudrez, dit-elle.

Elle se pencha pour embrasser le front de sa fille avant de quitter la pièce.

Brady secoua la tête.

— Vous êtes incroyable, Landry.

— Call. Pas Landry.

— D'accord. Vous êtes un sacré numéro, Call.

— Pourquoi ? Parce que j'ai un bébé dans les bras ?

Il parlait doucement, adressant ses paroles à Ann et non à Brady.

Le cocher leva les yeux au ciel, comme s'il cherchait l'aide d'une puissance supérieure.

Lorsque Ramsey Stonechurch les rejoignit avec sa femme, il s'arrêta net sur le seuil pendant que Maud se dirigeait vers l'étranger qui tenait leur fille dans ses bras.

— Que diable..., commença Ramsey en plaçant ses grandes et larges mains de part et d'autre du chambranle de la porte.

— Surveille ton langage, le gronda Maud. Je sais que tu es fatigué, mais il faut que tu t'habitues à faire attention.

Ramsey soupira, acquiesça d'un signe de tête et laissa retomber ses mains. Sa silhouette imposante emplissait l'encadrement de la porte.

— Brady, dit-il en baissant les yeux vers le coffre-fort, j'attendais ceci demain.

Par respect, le cocher se leva, non sans effort.

— Il y a eu un changement de programme. M. Henderson a entendu dire que la bande de Miller rôdait dans le coin. Rien de très précis. Il a déplacé l'argent vers le relais le plus proche de Denver. J'ai pris le coffre en relevant Jed Holloway, et je n'ai laissé personne me remplacer.

— Vous avez conduit la diligence jusqu'ici ?

Brady acquiesça d'un signe de tête.

— Il n'y en a pas deux comme vous, Brady, commenta Stonechurch, visiblement impressionné.

Il tourna la tête vers l'homme qui accompagnait Brady et se dandinait d'un pied sur l'autre, un peu gêné, les bras pendants depuis que Maud lui avait repris le bébé.

— Qui est-ce ?

— McCall Landry, répondit Brady. Tout le monde l'appelle Call. Il a travaillé comme convoyeur pour Overland, mais il était passager dans la diligence jusqu'au relais Morrison. Digger était ivre mort quand j'ai pris mon tour. J'ai fait les deux premiers tronçons tout seul, mais lorsque Laurel Beth est intervenue en faveur de ce gars-là, je l'ai laissé monter à côté de moi.

Stonechurch haussa un sourcil noir et se massa le menton, songeur.

— Ça ne vous ressemble pas de faire confiance à un inconnu, surtout avec la paye à bord.

— Nécessité fait loi, répondit Brady.

Il reprit place, lourdement, dans le fauteuil qui se trouvait derrière lui.

— Vous voulez un verre ? proposa Stonechurch.

— Ce n'est pas de refus, fit Brady.